





# **L'attachement social au lieu à l'épreuve du changement urbain**

## **Monographie des rues Saint-Denis et Montorgueil, II<sup>e</sup> arrondissement de Paris**

**Dr. Mathilde Caro**

*Exposé introductif de soutenance au Centre Maurice Halbwachs, le 29 septembre 2021*

*Thèse dirigée par Serge Paugam*

*mathilde.caro@ehess.fr*

Madame la Présidente, mesdames et messieurs les membres du Jury

J'ai l'honneur et le plaisir de présenter devant vous ma thèse de sociologie, intitulée « L'attachement social au lieu à l'épreuve du changement urbain. Une monographie des rues Saint-Denis et Montorgueil à Paris ».

Je me permettrai de commencer cet exposé en remontant brièvement à la genèse de ce projet. Ma venue en master de sociologie à l'EHESS a été motivée à la suite d'un parcours au CELSA<sup>1</sup> où j'ai été initiée à travers le séminaire d'anthropologie d'Emmanuelle Lallement à une lecture ethnologique de Paris, et où j'ai pris goût à la recherche. Ma première motivation, en intégrant ensuite l'EHESS, était aussi bien d'ordre théorique que méthodologique : apprendre la recherche par la recherche. Alors prise dans la richesse des enseignements de l'École, multipliant les centres d'intérêts et « pistes » de recherche pour le mémoire de master à réaliser, le suivi du séminaire « Villes et Inégalités » co-organisé par Serge Paugam et Bruno Cousin a stimulé et renforcé mon attrait pour l'étude de la ville et ce qu'elle renseigne sur le social. C'est alors par une entrée thématique et empirique, lors d'un détour par le II<sup>e</sup> arrondissement de Paris que je n'avais pas l'habitude de fréquenter, que j'ai finalement été saisie par un terrain d'enquête – les rues Saint-Denis et Montorgueil – pour l'énigme sociologique qu'elles ont soulevée à mes yeux : comment deux rues aussi proches spatialement et caractérisées par une morphologie urbaine homogène, pouvaient-elles être si socialement et symboliquement différenciées ?

Après des premiers pas sur le terrain, que j'ai souhaité décrire dans le préambule de ma thèse – tâchant de déconstruire les prénotions relatives au regard situé du chercheur – mon intention première en me lançant dans cette recherche était d'appréhender un fragment de l'espace parisien encore méconnu en sociologie urbaine et d'y explorer ses frontières sociales, spatiales et symboliques. Si j'avais pris connaissance des dynamiques de gentrification à l'œuvre au cœur de la capitale, le paysage urbain de la rue Saint-Denis, ses caractéristiques sociales et les représentations qui lui étaient associées, m'ont semblé être un « fil » à tirer au début de mon enquête : le commerce du sexe et l'imaginaire de la déviance, les indicateurs soulignant une forte disparité sociale locale, confrontés au « travail de gentrification » engagé prenant pour support l'attractivité de la rue – et du « quartier » institué – Montorgueil, sont apparus comme

---

<sup>1</sup> Appelé à sa création en 1957 Centre d'études littéraires et scientifiques appliquées (CELSA), son nom a changé en 1985 avec une transformation de son contenu, en devenant l'École des hautes études en sciences de la communication tout en gardant le sigle (CELSA) rappelant la dénomination antérieure, au sein de Sorbonne Université.

autant de pistes de recherches pour contribuer à l'étude des formes de résistance à la gentrification.

J'étais alors loin d'envisager que « le sujet était en train de disparaître au moment où l'enquête prenait place », pour reprendre la formulation de Christian Topalov à propos d'enquêtes dans des quartiers en proie à des processus de renouvellement urbain<sup>2</sup>. J'étais loin d'imaginer que lorsque je traverserais la rue Saint-Denis six ans plus tard, elle donnerait à voir un paysage urbain transformé, au regard duquel cette énigme sociologique n'aurait probablement pas su être formulée. En ce sens, je pense que mon enquête contribue à la connaissance contemporaine de Paris et peut s'envisager comme un « daguerréotype » du lieu, soit une photographie sociologique de rues à un moment donné, à l'image des pionnières réalisées rue Daguerre<sup>3</sup>.

Les cinq années de doctorat qui suivirent mon mémoire constituent une immersion au long cours dans ce secteur du centre de Paris. J'engage une monographie ayant pour point de départ l'échelle des rues, et pour objet *a priori* de retracer leurs réalités feuilletées dans leur épaisseur spatiale, temporelle et sociale ; pour comprendre la formation de frontières, et étudier leurs évolutions et mouvements. La méthode employée fut résolument qualitative et mobilise essentiellement trois types de matériaux : une série d'entretiens longs, où j'ai choisi de me concentrer sur des groupes d'acteurs clés (habitants, commerçants, travailleurs, acteurs associatifs et institutionnels) ; des observations ethnographiques, principalement situées dans l'espace public ; et un corpus d'archives, où des entrées spatiales et thématiques ont été mobilisées. Si certaines réalités sont privilégiées au détriment d'autres, il s'agit moins de choix arbitraires que du résultat de l'approche inductive que j'ai voulu pratiquer, en suivant les pistes de recherche qui se forment progressivement à la rencontre de personnes et à l'observation de scènes sociales repérées par l'analyse.

Cette démarche implique que le regard du chercheur et l'objet d'étude évoluent à mesure que la ville se transforme. C'est de ce quotidien qu'ont progressivement émergé les problématiques, les hypothèses et l'enjeu de ma recherche : l'attachement social au lieu.

Si le changement urbain était intégré à mes outils de recueil de données, je prends au fil de leur réception et de leur analyse la mesure de la place centrale qu'il occupe dans les observations et discours, d'une rue à l'autre : la saisie de l'expérience vécue de la gentrification, bien qu'engagée depuis une trentaine d'années, donne à voir le changement urbain comme une épreuve, qui engage une interrogation sur la relation que les citoyens entretiennent avec un lieu investi par ce processus.

Deux postures principales émergent. L'une est tournée vers l'expérience de lieux en voie de disparition, renvoyant à des repères et des liens sociaux ancrés dans la mémoire des lieux, et dont l'actualisation est confrontée – voire altérée – par le changement urbain. L'autre se fonde sur l'expérience de lieux renouvelés, reposant sur la formation et la reconfiguration de repères et de liens sociaux à partir de lieux gentrifiés, ou en cours de gentrification. Ces différentes postures s'accompagnent de l'expression de sentiments en réaction à l'évolution de l'espace urbain et présentent une lecture sensible de la relation au lieu, qui n'est pas seulement utilitaire, mais bien dotée d'un caractère affectif, ouvrant alors le champ à l'étude de l'attachement. Je fais alors le choix de ne pas définir

---

<sup>2</sup> Topalov Christian, « "Traditional Working-Class Neighborhoods": An Inquiry into the Emergence of a Sociological Model in the 1950s and 1960s », *Osiris*, 2003, 2nd Series, vol. 18, Science and the City, p. 212-233.

<sup>3</sup> Soit une photographie de fragments de rue, qui devient une archive : procédé incarné par la rue Daguerre, qui porte le nom de l'un des inventeurs de la photographie, et qui fut le lieu d'une des premières monographies parisiennes réalisée par Sabine Chalvon Demersay (1983) et d'un documentaire d'Agnès Varda (1975), pensé comme « un document modeste et local sur la majorité silencieuse, c'est un album de quartier, ce sont des portraits stéréo-daguerréotypés, ce sont des archives pour les archéo-sociologues de l'an 2975 ». Source : <https://www.tenk.ca/fr/documentaires/agnes-varada/daguerréotypes> (consulté le 20 septembre 2021).

la gentrification comme objet d'étude – par ailleurs amplement exploré par les chercheurs en sciences sociales – mais bien comme le paysage de changement urbain qui permet d'éprouver et de mettre à l'épreuve l'attachement au lieu.

Appréhender sociologiquement l'attachement au lieu a nécessité de forger un cadre théorique, afin d'éclairer les matériaux empiriques, et d'explorer cette hypothèse centrale. Considérant les carences relatives à la notion en sociologie urbaine, je creuse les perspectives qui émergent de la théorie de l'attachement social, au fur et à mesure de la réflexion collective engagée dans le séminaire de recherche de mon directeur à l'École des hautes études, auquel j'assiste et auquel je contribue. Au fil des va et vient entre le terrain et la théorie, cette approche conceptuelle fait sens car elle me permet de saisir la dimension sociale de l'attachement que donnent à voir les données recueillies. En prenant pour support cet ancrage, et à partir d'un état de la littérature à la croisée de plusieurs champs disciplinaires – soit de la psychologie environnementale, de la sociologie urbaine et du lien social – je propose une approche du cadre urbain par la théorie de l'attachement social, à savoir d'appréhender le lieu comme un opérateur actif de la constitution de liens sociaux qui attachent les individus entre eux et à la société. Ce cadre théorique constitue les fondements de mon analyse et est développé dans la première partie de la thèse.

L'apport de ma recherche est donc d'appréhender un concept encore peu exploré en sociologie urbaine, aussi bien d'un point de vue empirique que théorique, en considérant l'attachement au-delà d'une notion décrivant un rapport affectif positif qu'un individu entretient avec un lieu. Je définis l'attachement social au lieu comme un processus par lequel des liens sociaux se nouent *avec* et *par* l'espace urbain. Recouvrant différents types de liens – de filiation, de participation électorale, de participation organique, de citoyenneté – l'attachement social au lieu se caractérise par son ancrage spatial, doté d'une dimension affective.

Cette définition sous-tend deux principaux résultats, desquels découlent des enseignements complémentaires, étayés au fil des différentes parties de la thèse.

Dans un premier temps, l'enquête vérifie l'hypothèse selon laquelle l'attachement social au lieu est un processus, reposant sur la construction progressive de liens sociaux locaux, qui se constituent par des pratiques, des engagements, des discours. L'attachement social au lieu n'est donc pas nécessairement un état de fait : il peut relever d'efforts individuels et d'implications collectives visant à développer et entretenir des rapports sociaux, à instituer localement des normes et valeurs communes, pour développer un sentiment de bien-être, de protection et de reconnaissance. En ce sens l'attachement apparaît aussi comme un outil de production de l'espace urbain. Les chapitres 6 et 7 montrent à ce titre le travail d'attachement des nouveaux résidents et commerçants de la rue Saint-Denis qui, loin d'être préexistant, est forgé sur un temps long par l'établissement de relations interpersonnelles selon leurs aspirations pour le lieu. En tant que processus, l'attachement social au lieu peut aussi se réduire, s'altérer, voire disparaître dès lors que les liens sociaux qui le structurent se fragilisent ou se délitent, notamment à l'épreuve du changement urbain. Dans ce cas, l'attachement social à un lieu peut toutefois constituer un support de mémoire, pour un individu ou un groupe, comme le montre la deuxième partie de la thèse, portant sur la mémoire des liens aux lieux.

Dans un second temps, l'enquête valide l'hypothèse selon laquelle l'attachement social au lieu se décline au pluriel. Les liens sociaux locaux mobilisés peuvent être plus ou moins forts, de nature différente et peuvent s'entrecroiser selon les parcours des individus. Cet entrecroisement met en jeu des logiques de concurrence et de compétition pour l'espace, car différents individus ou groupes dont le lien social prédominant dans

leur rapport au lieu n'est pas nécessairement le même, peuvent partager un même lieu. Autrement dit, si le lieu lie, il peut aussi diviser, et être l'objet de tensions sociales. La dernière partie de la thèse donne ainsi à voir des luttes sociales pour l'espace, visant à préserver ou engager un changement des représentations, normes et usages du lieu. Les tensions observées relatives à la pluralité des attachements sociaux conduisent à constater que la similitude sociale est un facteur d'attachement, favorisé par les relations avec des personnes qui se ressemblent et où sont mises à distance des relations dissymétriques en termes de catégories sociales, d'habitus ou encore de pratiques de l'espace, avec celles et ceux avec qui le lieu est partagé. Les individus s'attachent par l'existence d'un cadre normatif et d'attentes communes, notamment en termes d'ordre et de représentations véhiculées par le lieu.

Enfin, l'enquête m'a conduit à avoir une réflexion sur la notion de lieu, l'objet de recherche impliquant d'étudier – pour reprendre les mots de Michel Agier – « la transformation des espaces anonymes en "lieux" dans lesquels un investissement personnel ou collectif est possible, où un attachement se crée »<sup>4</sup>. C'est en ce sens que cette monographie se détache de la notion de quartier, appréhendé dans cette thèse comme un outil de production d'un espace « institué ». Cette monographie se réfère à la notion de « lieux », entendu comme un espace qui a du sens pour l'individu, un ancrage mémoriel, une dimension relationnelle, une « impression affective ». Ainsi, cette monographie ne se pense pas comme représentative des transformations de la ville par l'étude d'un quartier réifié en idéal type. Elle se pense dans son usage analogique, comme un catalyseur permettant d'observer la mise à l'épreuve des liens au lieu dans un contexte de changement urbain. Parce qu'elle est animée par des gentrifications plurielles, elles-mêmes mises en évidence par une configuration socio-spatiale spécifique à un moment donné, cette recherche fait émerger l'attachement social au lieu comme objet d'étude, qu'elle tâche alors d'éclairer. Dans cette entreprise, la comparaison d'une rue à l'autre est mise au service de l'étude de l'attachement social au lieu, pour en mesurer les nuances et identifier les points de convergence, et ainsi rendre compte des déclinaisons du processus d'attachement.

Avant de conclure cette présentation, je vais rapidement soulever quelques points qui m'apparaissent comme des limites de mon travail.

Malgré les difficultés inhérentes à la production d'une thèse, notamment en termes de contraintes de faisabilité empirique, j'aurais aimé étendre mon corpus de données pour étayer mon étude en développant l'analyse du rôle des liens de filiation et de citoyenneté dans l'attachement au lieu ; analyse moins développée que celle portant sur les liens de participation organique et de participation élective. J'aurais aussi souhaité recourir de manière plus systématique et plus développée à la comparaison de cas d'autres quartiers parisiens, d'autres villes ou d'autres pays.

Cette recherche a toutefois pour ambition de se préciser et de se poursuivre, non seulement en invitant à penser les changements urbains à l'aune de l'attachement, mais aussi en proposant une matrice d'analyse et une série d'indicateurs permettant d'observer empiriquement l'attachement au lieu. L'enjeu de recherches futures serait de mobiliser ce modèle et de le mettre à l'épreuve dans le cadre d'autres terrains, à différentes échelles (infra-urbain, local, régional, national) et sur des territoires pluriels (urbain, péri-urbain, rural), dans une perspective comparative, afin d'enrichir le débat, de faire émerger les tendances générales et les singularités de l'attachement social au lieu.

Et j'ai eu le plaisir d'ouvrir cette perspective scientifique avec Erwin Flaureau dans le cadre de l'écriture d'un article intitulé « Nos voisins de la rue, une cohabitation entre

---

<sup>4</sup> Agier Michel, *Anthropologie de la ville*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, p. 58.

riches paroissiens et sans-abri », qui sera publié prochainement dans la revue *Espace et Société*<sup>5</sup>. A partir de sa recherche sur la carrière morale de bénévoles maraudeurs, et en particulier en mobilisant sa riche enquête ethnographique auprès de maraudes catholiques dans des quartiers bourgeois parisiens, notre article entend éclairer le lien de participation électorale que tissent de riches paroissiens – résidents familiers d'un entre soi bourgeois – avec les sans-abri de leur quartier ; et propose de montrer en quoi ce lien social structure leur attachement au lieu, soit un attachement social au lieu.

---

<sup>5</sup> Caro Mathilde et Flaureau Erwin, « Nos voisins de la rue ». Une cohabitation entre riches paroissiens et sans-abri », *Espaces et sociétés*, à paraître en 2023.